



Un interview de SOLENN COLLETER

Réalisé par Claude LE NOCHER

Mise en ligne Le mercredi 8 Aout 2007

Un des évènements de la rentrée littéraire 2007 sera peut-être « Je suis morte et je n'ai rien appris » de Solenn Colléter (Albin Michel). Par certains aspects, ce roman devrait intéresser les amateurs de polars, car il comporte un vrai suspense criminel et une noire ambiance. Avant la sortie de ce livre, l'auteur a amicalement accepté de répondre à quelques questions.

Claude LE NOCHER - D'abord, quelques précisions personnelles : tu es une jeune mère de famille, ingénieur, vivant dans la région toulousaine (vivier de romanciers) ?

SOLENN COLLETER : Je travaille dans l'aéronautique et réside donc dans la Ville Rose, qui semble effectivement se partager entre aviation et littérature. Je suis loin de connaître tous les écrivains qu'elle abrite, mais je sais qu'ils sont nombreux. Surtout ces polardeux que tu affectionnes, fédérés à Toulouse autour de Claude Mesplède.

En ce qui concerne ma vocation de jeune mère de famille, oui, j'ai deux chenapans qui aiment à monter sur les genoux de maman et pianoter sur le clavier de son ordinateur pendant qu'elle écrit. Indéniablement, ça corse l'exercice.

Claude LE NOCHER - Le goût d'écrire vient de nos lectures. Quels écrivains t'ont le plus marquée ? Penses-tu que l'un d'eux ait influencé ton écriture ?

SOLENN COLLETER : Ça fait plusieurs questions en une... Tous mes livres m'ont marquée, ou presque. Faute de temps, je suis désormais contrainte à plus de discernement mais, gamine, je lisais de façon boulimique, entretenant une vénération absolue pour chacun des écrivains qui croisaient ma route. Je pourrais citer dans le désordre Camus, Le Clézio, Apollinaire ou Tahar Ben Jelloun, mais ce serait oublier des centaines de rencontres, des milliers d'émotions.

En revanche, je me souviens parfaitement de mon premier livre, celui qui a déclenché quand j'avais six ans l'envie d'écrire qui ne m'a plus quittée : ni plus ni moins qu'un Club des Cinq déniché dans un grenier familial, tu sais, la Bibliothèque Rose, avec sa couverture rigide et cette odeur inimitable...

Claude LE NOCHER - Ton premier roman littéraire « Je suis morte et je n'ai rien appris » sort le 23 août 2007. Il traite de la délicate question du bizutage ?

SOLENN COLLETER : Programmé pour la rentrée littéraire, le livre se déroule effectivement dans le cadre du bizutage au sein des grandes écoles françaises. J'ai voulu rebondir sur un fait d'actualité : la mutation autoritaire en septembre 2006 d'un agrégé de mathématiques, sanctionné pour avoir dénoncé le bizutage qui sévirait toujours entre les murs de son lycée. Il se trouve que cet établissement, le meilleur lycée privé de l'Hexagone, est justement celui où j'ai effectué mes « Classes Prépa » ; j'y ai moi-même à l'époque subi un rite initiatique que je

continue à juger stupéfiant.

J'ai voulu, avec le recul, ma colère désormais largement apaisée, partager cette expérience. Combattre les clichés, les idées reçues sur le bizutage. Explorer les dynamiques de groupe, l'instinct grégaire, les petits courages, les grandes lâchetés. Démontrer les mécanismes de manipulation mentale mis en jeu, infiniment plus subtils et pervers que ce que l'on imagine. Montrer comment un grand gaillard de dix-huit ans, en pleine forme, intelligent, cultivé, peut passer une semaine à pleurer, vomir, s'évanouir, puis, un beau jour, se réveiller avec comme seul souvenir de cette épreuve celui d'une aimable partie de rigolade, tradition nécessaire à perpétuer à tout prix pour le bien des nouveaux élèves.

Claude LE NOCHER - Ton livre n'aborde-t-il pas aussi la problématique de l'éducation des élites ?

SOLENN COLLETER : Le système éducatif formate au lieu d'ouvrir l'esprit et il est consternant de voir que les plus grandes écoles, parfois, s'y emploient par la force. Il est terrifiant, surtout, de constater que la France est dirigée par des individus (hommes et femmes politiques, PDGs du CAC40) qu'il a été si facile de transformer, à un moment de leur vie, en sous-hommes puis en tortionnaires.

Claude LE NOCHER - Aborder ces sujets, c'est aussi s'engager, dénoncer des pratiques infernales pour ceux qui les subissent ?

SOLENN COLLETER : Prévenu des pièges qu'on risque de lui tendre, un jeune qui aura lu mon roman saura les déjouer : quand on a décrypté les mécanismes du bizutage, on ne peut plus se laisser abuser.

Mais « Je suis morte et je n'ai rien appris » va plus loin, pose d'autres questions. En montrant ce que l'on peut introduire dans le crâne de jeunes gens de bonnes familles, brillants et policés, je m'inquiète aussi de ce que l'on peut faire faire à des populations a priori plus faciles à manipuler ou fanatiser. D'ailleurs, des spécialistes américains ont remarqué des analogies très fortes entre les bizutages subis par les soldats US dans leurs écoles militaires (telles West-Point) et les tortures qu'ils ont ensuite infligées à leurs prisonniers irakiens.

Claude LE NOCHER - J'ai lu les épreuves de ton roman avec le même plaisir que je l'aurais fait d'un polar. En parallèle avec cette analyse engagée du bizutage, « Je suis morte et je n'ai rien appris » déroule aussi une intrigue à suspense. Pourquoi l'avoir voulu ainsi ?

SOLENN COLLETER : Je crois beaucoup à la fiction, pour amener à s'intéresser à un sujet un lecteur qui n'aurait pas naturellement tendance à le faire. Une intrigue ludique (mais elle aussi porteuse d'un message si tu regardes bien) me semblait primordiale pour aller au devant du lecteur, le prendre par la main, le faire basculer avec moi dans l'enfer du bizutage. Je fais le pari qu'une fois mis en situation, quand il se sentira lui aussi mordu par la faim, le froid, la douleur, le manque de sommeil, la haine de soi, le lecteur initialement indifférent sera lui aussi fasciné par cet incroyable lavage de cerveau

Claude LE NOCHER - On t'imagine légitimement fière et honorée d'être publiée chez Albin Michel, éditeur important ?

SOLENN COLLETER : Plus que je ne saurais le dire. Inutile de m'attarder sur l'émotion d'un auteur débutant qui reçoit, au beau milieu du week-end, un coup de téléphone dithyrambique du service des manuscrits d'une telle maison d'édition... Mais je n'oublie pas que le facteur chance a forcément joué : le choix éditorial mêle l'objectif et le subjectif, et j'ai eu le privilège de tomber dès la première lecture sur une personne que l'histoire a profondément touchée.

Claude LE NOCHER - Quelle est ta méthode d'écriture (plan très structuré, documentation, besoin d'isolement, etc...) ?

SOLENN COLLETER : Dans la série : faites ce que je dis, pas ce que je fais... Je suis une stakhanoviste : ma

méthode d'écriture idéale, ce sont des heures et des heures de concentration, un plan ultra-détaillé, une documentation encyclopédique, le silence le plus absolu autour de moi. Mais tout cela est illusoire pour une ingénieur-jeune maman : finalement, ce livre s'est écrit entre réunions professionnelles et visites chez le pédiatre, pendant les quelques minutes de sieste du petit dernier. Un marathon, dans le plus grand chahut. Heureusement, je construisais autour d'une colonne vertébrale inébranlable : ce que je raconte, c'est la réalité, une réalité vécue, que je porte en moi depuis des années. Je ne courais pas le risque de digresser, de me fourvoyer dans des impasses ou de perdre de vue l'objectif que je poursuivais. Ça m'a souvent sauvée de la crise de nerfs.

Claude LE NOCHER - Outre celui exploré dans ce livre, quels sont les sujets de société qui te sensibilisent ? (que tu pourrais utiliser à l'avenir ?)

SOLENN COLLETER : Je crains d'avoir l'air d'enfoncer des portes ouvertes, mais allons-y...

Dans le monde qui nous entoure, malheureusement, les sujets d'inquiétude sont légion. Je fais partie de ceux qui ont de plus en plus de mal à trouver le sommeil. Je n'imagine donc pas pouvoir faire l'économie de m'engager dans un certain nombre de combats. Par ordre d'urgence. Parler de violence et de fanatisme, de la mondialisation de l'égoïsme et de la bêtise, de la destruction systématique de notre planète par ses habitants. En parler, et surtout promouvoir des solutions. S'il en est encore temps. Vaste programme.

